

Georges Eekhoud

par

MIRANDE LUCIEN

Lorsque Georges Eekhoud rencontre André Gide pour la première fois en 1897, il a quarante-trois ans — Gide est son cadet de quinze ans.

Eekhoud est né à Anvers en 1854, la même année que Rimbaud, deux ans avant Freud. Sa première enfance a pour cadre le cœur de la vieille ville, où sa mère tient un commerce de nouveautés. Son père est commis aux écritures dans une compagnie d'assurances. Dans le faubourg de Borgerhout en pleine expansion, son oncle maternel connaît une ascension sociale foudroyante. Il s'est allié par le mariage à une famille d'industriels. Il deviendra bourgmestre à moins de quarante ans.

À six ans Georges Eekhoud perd sa mère. Cinq ans plus tard, son père meurt à son tour. Le petit Georges n'est pas un enfant modèle : « *A tenu toujours une conduite très suspecte* », lit-on dans le registre du pensionnat où son oncle l'a placé jusqu'à l'âge de onze ans. Il passera ensuite près de six ans dans le Jura suisse, dans un établissement où se côtoient de jeunes bourgeois catholiques ou protestants de différentes nationalités. Si en août 1871 Georges Eekhoud se retrouve à Anvers, c'est probablement parce que son oncle vient de mourir brusquement et qu'il n'y a plus personne pour lui assurer un tel train de vie. C'est le premier accroc dans le rêve de promotion sociale. Une voie reste ouverte, celle empruntée jadis par l'oncle lui-même : l'École Royale Militaire. Georges Eekhoud en sera renvoyé au bout de sept mois. Le renvoi est une sanction majeure prononcée par le ministre de la guerre. Émancipé à dix-neuf ans, il devra accepter un poste d'aide-correcteur pour cinquante francs par mois. À ce tarif-là, il faut travailler trois ans pour payer un an d'internat dans le luxueux pensionnat suisse.

L'argent et la respectabilité qu'il confère deviendra dès lors une obsession. Georges Eekhoud va désormais donner le change, mais il est vulnérable, et ce d'autant plus que textes ou poèmes laissent apparaître une atti-

rance déjà ancienne pour les jeunes hommes, voire les enfants — fournissant ainsi une explication plausible au renvoi de l'École Militaire. Les débardeurs du port et les matelots exercent sur lui une attirance d'évidence sexuelle, mais ils évoquent aussi les plaisirs de l'enfance perdus ou refoulés liés au temps où son père s'intéressait aux gens du peuple et leur parlait flamand. Un bourgeois d'Anvers à cette époque se doit de feindre au moins de ne pas même comprendre cette langue-là. Par contre, sur le plan philosophique, pas de crise de conscience chez Georges Eekhoud : toute sa vie il sera libre-penseur. S'il est sensible au pittoresque des cérémonies religieuses, il n'en considère pas moins le catholicisme comme le pire ennemi de la libre jouissance, le pire ou presque, juste après le protestantisme.

Au moment de la rencontre avec André Gide, Eekhoud s'est fixé définitivement à Bruxelles et s'est marié. Il a derrière lui les quinze années les plus fécondes de sa vie. Il a publié quatre recueils de nouvelles dont *Le Cycle Patibulaire*, trois romans dont *La Nouvelle Carthage* qui sera traduite en sept langues. Il vient de perdre le poste qui lui assurait des revenus stables et il doit consacrer un temps considérable à écrire sous un pseudonyme des romans populaires qui sont publiés en livraisons en français et en flamand. En 1899 il écrit *Escal-Vigor* qui est probablement le premier roman à traiter aussi ouvertement de l'homosexualité. Le livre fera l'objet d'un procès à Bruges. Eekhoud, soutenu par de nombreux écrivains belges et français, sera acquitté. Avant 1914, Georges Eekhoud publiera encore deux romans, les romans de la maturité : *L'Autre Vue* (1904) et *Les Libertins d'Anvers* (1912).

Attentif depuis plusieurs années aux mouvements revendicatifs flamands que les Allemands favoriseront, il prendra pendant la première guerre mondiale des positions pour le moins maladroites. Quand on lit le journal qu'il a tenu régulièrement pendant ces années-là, on est frappé par une curieuse inconscience politique. Maladresse et inconscience lui ont valu d'être sanctionné à la fin de la guerre. Cet opprobre, suivi pourtant d'une réhabilitation, la maladie et finalement la mort de son épouse à laquelle il était profondément attaché expliquent une vieillesse acrimonieuse. Georges Eekhoud meurt à soixante-treize ans, en 1927¹.

1. Toutes ces données ne sont pas exactement conformes à ce qui est dit généralement dans les biographies de G. Eekhoud, mais reposent sur de solides recherches personnelles menées dans la perspective d'un doctorat sur l'œuvre de G. Eekhoud.

Histoire d'une rencontre

La première entrevue entre André Gide et Georges Eekhoud a lieu à Bruxelles en janvier 1897 à l'initiative d'André Ruijters, grand ami d'Eekhoud et fervent admirateur de Gide qu'il a reçu pour la première fois quelques semaines plus tôt.

La correspondance entre Gide et Ruijters publiée récemment, montre que très vite, Ruijters a voulu faire connaître à Gide ses proches amis bruxellois. Avant même de le rencontrer, Ruijters avait envoyé à Gide une photographie sur laquelle il se trouvait en compagnie d'Henri Vandeputte, de Georges Eekhoud et de Georges Rency. Quand Gide demande des confirmations sur l'identité des amis qui figurent sur la photo, Ruijters, apportant les précisions demandées, attire l'attention de Gide sur Eekhoud, soulignant sa position d'aîné :

Mais vous n'avez pas suffisamment remarqué le dernier, qui certes de nous tous, est le plus intéressant : le monsieur barbu, campé sur ses jambes écartées avec un air de bravoure italienne, et qui est l'auteur du *Cycle Patibulaire*, notre frère aîné, notre cher et bon Eekhoud ².

Certes *Le Cycle patibulaire* pouvait intéresser Gide comme il intéressera Lord Douglas, mais il est surtout la première œuvre romanesque qu'Eekhoud ait publiée à Paris ³.

Ruijters a pressé Gide de venir les retrouver à Bruxelles. Gide, accaparé par le livre qu'il achève : *Les Nourritures terrestres*, a du mal à fixer la date de son séjour et demande à son ami de se résigner à le voir « arriver comme un bolide ⁴ ». Il débarque finalement le 8 janvier dans ce que Madeleine Gide appelle « un pays de brume et de charbon ⁵ ». Bruxelles, pour les Gide, c'est vraiment une ville très au nord : « Surtout ne t'enrhume pas — lui écrit-elle encore — ne te crois pas El Hadj au milieu des Belges ». Il y restera cinq ou six jours et sera l'hôte de Ruijters qui habite encore avec ses parents square Marie-Louise à proximité du parc du Cinquantenaire, dans ce quartier récemment réaménagé à l'initia-

2. Lettre d'André Ruijters à André Gide, Bruxelles, 16 nov. 1896, *Correspondance*, éd. Cl. Martin et V. Martin-Schmets (Lyon : P.U.L., 1990), t. I, pp. 17-8.

3. G. Eekhoud, *Le Cycle patibulaire*, Paris : Mercure de France, 1896. Une première édition incomplète avait été publiée à Bruxelles, chez Henry Kiestemackers, en 1892.

4. Lettre de Gide à Ruijters, Rouen, 28 déc. 1896 (*Correspondance*, t. I, p. 23).

5. Lettre de Madeleine de Paris, 11 janvier 1897, citée dans Claude Martin, *La Maturité d'André Gide* (Paris : Klincksieck, 1977), p. 172.

tive de Léopold II pour l'Exposition Universelle. Ruijters lui avait annoncé qu'il prévendrait les « *très proches* »⁶. Gide, Ruijters et ses amis, dont Eekhoud, déjeuneront ensemble Place Royale, à la taverne du Globe connue pour ses bières anglaises et allemandes. La rencontre fut chaleureuse, à table ils ont parlé, entre autres choses, d'Oscar Wilde prisonnier à l'époque dans la geôle de Reading.

L'échange de lettres entre Gide et Eekhoud qui fait suite à cette rencontre constitue certainement le moment déterminant de leur relation. Gide écrit le premier, il n'a pas l'adresse d'Eekhoud et recourt aux bons soins de Ruijters pour faire parvenir sa lettre à son destinataire. Le ton est cordial et familier : le tutoiement est adopté d'emblée, aussi lorsqu'il parle du « *souvenir délicieux de ces quelques jours passés près de vous* », d'évidence associe-t-il à Eekhoud Ruijters et leurs amis. Gide dit son intention de mettre Eekhoud en relation avec Lord Douglas à qui il se propose d'envoyer la nouvelle d'Eekhoud intitulée *Le Sublime Escarpe*.

Une lettre de Lord Douglas à Eekhoud⁷ nous apprend qu'il a lu avec « *la plus grande et sincère admiration* » *Le Cycle Patibulaire* qu'Eekhoud lui a fait parvenir et qu'il a surtout trouvé admirable *Le Tatouage* et *Blanchellerie-Blanchelivette*⁸. Aucun commentaire sur *Le Sublime Escarpe*. Ce qui se dit par nouvelles d'Eekhoud interposées mérite d'être entendu. *Le Sublime Escarpe* que Gide a envoyé au « *jeune lord* », pensant que l'histoire pourrait l'intéresser, raconte l'amour d'un homme mûr pour un très jeune homme capable, dans un geste éperdu d'abnégation, de se suicider pour sauvegarder l'honneur de son protecteur. *Le Tatouage*, que Lord Douglas dit aimer particulièrement, a pour cadre un bal populaire. Un homme jeune à la « *grâce neutre et ambiguë* » danse avec une jeune femme. Surgit un homme plus vieux qui d'un geste brutal sépare le couple et montre au public, tatoué sur le bras du jeune homme : « *Daniel est à André* ». En brûlant l'inscription avec un tisonnier chauffé à blanc, le jeune homme répond : « *Il me protégea et fit mon éducation. Il s'est payé. Nous sommes quittes.* » Il est facile d'imaginer ce qui de la sorte s'est dit. Georges Eekhoud n'a pas attendu le résultat de l'entremise de Gide pour lui répondre longuement. La lettre reproduite en annexe 1 n'a pas seulement un caractère amical. Eekhoud bouleversé, séduit, s'y mon-

6. Il s'agit de Verhaeren, Eekhoud, Maubel, Rency, Toisoul et Vandeputte (lettre de Ruijters à Gide, Bruxelles, mi-déc. 1896, *Correspondance*, t. I, p. 22).

7. Lettre d'Alfred Douglas à G. Eekhoud, Rome, Via Lucullo, 6 février 1897 (lettre inédite, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, MLA 1338).

8. Lord Douglas reproduit mal le titre de la nouvelle de G. Eekhoud, il faut lire *Blanchelive-Blanchelivette*.

tre engageant avec tellement d'insistance qu'on peut parfaitement imaginer le recul de Gide. Eekhoud revoit Gide « *aimant avec finesse* », « *souriant sans vanité* ». Pour lui leur rencontre fut un temps trop court « *d'intime causerie et de subite compréhension réciproque* ». Il parle encore de « *cordiales émotions* », « *d'un rare régal d'âme et à la fois de corps* ». Aucun doute, gommant de son souvenir tous les autres convives, Eekhoud imagine que Gide et lui se sont reconnus. Il identifie encore Gide à « *ceux qui se savent élus et vont ingénument quoique hardiment à la rencontre de leurs frères* » ; tout porte à croire que ce soir-là, Georges Eekhoud, tout ragaillardi, s'est senti plus que jamais fier « d'être du nombre ». Il parle par ailleurs avec une rare confiance de ses difficultés matérielles, avouant « *ses grosses besognes manouvrières* », allusion aux feuilletons qu'il écrit sous un pseudonyme et qui le font vivre. Pour prendre la juste mesure de la situation matérielle d'Eekhoud, il faut lire une lettre qu'il adresse à son ami Sander Pierron moins de deux ans avant la visite de Gide — dans la vie d'Eekhoud rien n'a foncièrement changé entre temps :

Mon bien cher petit Sander,

J'avais envoyé le gamin chez Deman pour essayer de lui coller une couple de Communions sur l'angle afin d'avoir assez de galette pour dîner demain à trois. Malheureusement le marchand était absent et je n'aurai que tout juste de quoi payer à souper à mon hôte parisien [...]. J'espère que tu passeras un bon dimanche. Mille baisers de ton cher affectionné⁹.

Dans ces conditions, quand on a quinze ans de plus, qu'on a pratiquement son œuvre derrière soi, qu'on vit dans un pays « *de brume et de charbon* », il faut beaucoup de courage ou une certaine inconscience pour dire à Gide avec aussi peu de retenue « *le grand bonheur qu'il y aura à le retrouver* » à Paris ou à Anvers, la ville « *la plus sensuelle de Belgique* », pour revivre la rencontre de Bruxelles « *à de nombreux exemplaires* ».

Eekhoud ira effectivement à Paris à la fin de l'année rendre visite à Gide en compagnie de son ami le peintre de Groux. Gide note cette visite le 7 décembre au matin¹⁰, mais il écrit à Ruijters le jour même qu'il a l'impression depuis quinze jours d'émettre sa vie en « *sottes conversations* », en « *vaines rencontres* » dont la plupart ne lui laissent que « *lassitude et tristesse*¹¹ ». Il est évident que si Eekhoud a perçu de tels sentiments ou a eu vent de cette lettre, cela suffit à expliquer le caractère

9. Correspondance inédite entre G. Eekhoud et Sander Pierron, conservée à Anvers, Archief en Museum voor het vlaamse cultuurenlevé.

10. Information donnée par Cl. Martin, *op. cit.*, p. 242.

11. Lettre citée *ibid.*, p. 243.

beaucoup plus conventionnel qu'ont pris par la suite les relations entre les deux hommes. Dans le courant de la même année Gide avait confié la publication de *Feuilles de route* à l'équipe du *Coq Rouge*, revue dissidente de *La Jeune Belgique*, qu'Eekhoud avait contribué à fonder. L'exemplaire d'Eekhoud porte pour dédicace : « À mon brave Georges Eekhoud, bien cordialement, André Gide. » Eekhoud eut ainsi tout loisir de mesurer l'écart entre un grand homme et un « brave » homme.

Apparemment c'est Gide qui reprend contact avec Eekhoud l'année suivante, pour lui demander un service. Le ton faussement détaché masque à peine la condescendance :

Mon ami Eugène Rouart serait extrêmement heureux de te voir parler de son livre *La Villa sans Maître*. Il m'affirme que tu fais de la bibliographie quelque part — ce que je ne savais pas — et croit que notre amitié est assez vive pour que je puisse me permettre de te demander cela — je le crois aussi [...] ¹².

Nous n'avons aucune réponse d'Eekhoud et tout porte à croire qu'il n'a pas donné suite à la demande. Gide interviendra à nouveau auprès d'Eekhoud en faveur de Rouart en mars 1902, lui demandant de parler de la conférence prononcée par son ami à la Libre Esthétique, dans la « Chronique de Bruxelles » qu'Eekhoud tient depuis 1897 au *Mercure de France*. Or cette fois, c'est certain, dans la chronique du mois d'avril, Eekhoud parle longuement de l'exposition organisée dans le cadre de la Libre Esthétique, spécialement de Toulouse-Lautrec et de ses œuvres dignes « d'un nouveau Goya », mais ne dit pas un mot de la conférence de Rouart ¹³. Vexé, blessé, Eekhoud l'était probablement, mais à son silence on peut avancer une autre explication. La première demande de Gide est datée du 22 août 1898. Nous sommes en pleine affaire Dreyfus et à cette époque, Zola est en Angleterre. Or Rouart est un anti-dreyfusard convaincu et s'est montré passionnément hostile à Zola. Eekhoud qui s'est rangé catégoriquement dans le camp adverse n'a aucune raison d'être aimable envers Rouart. Et que serait-ce s'il connaissait la lettre adressée par Rouart à Gide et qui a provoqué une brouille très passagère entre les deux hommes ? Rouart stigmatisant tous ceux qui ont signé en faveur de Zola écrit : « Nous en avons assez des juifs, des belges, des protes-

12. Lettre de Gide à Eekhoud, datée de Cuverville, 22 août 1898 (Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, MLA 1384), reprise partiellement, comme certaines autres lettres, dans *Présence d'André Gide*, catalogue rédigé par Jean Warmoes, Bruxelles, 1970.

13. « Chronique de Bruxelles » par G. Eekhoud, *Mercure de France*, IV, 1902.

tants¹⁴... »

1900. *La Libre Esthétique et le procès d'Escal-Vigor.*

Dans les premiers jours de janvier, André Ruijters invite Gide de la part d'Octave Maus à venir prononcer une des quatre conférences organisées en mars pour la septième exposition du cercle de La Libre Esthétique. Gide accepte. Il parlera de *l'Influence en littérature*. La conférence est prévue pour le jeudi 29 mars¹⁵. Ce jour-là, dans *La Réforme*, quotidien bruxellois de la démocratie libérale, Eekhoud annonce la conférence du soir et présente l'écrivain. Il rend compte ensuite de la soirée et commente la causerie de Gide dans un deuxième article daté du dimanche 1^{er} avril. À la suite de ces articles, Gide écrit à Eekhoud deux lettres consécutives, la première datée du 2 avril, la seconde, du lendemain. Peu de remarques personnelles dans ces deux lettres. Gide, qui a souhaité voir publier dans *La Réforme* des extraits de sa conférence, réclame le manuscrit qu'il a confié à Eekhoud à cet effet¹⁶. On s'échange des services : Gide obtient de Thadée Natanson le bénéfice pour Eekhoud du service de presse de *La Revue Blanche*, Eekhoud promet d'envoyer tous les articles de *La Réforme* parlant des publications qui intéressent Natanson¹⁷. Gide confie à Eekhoud : « *Ta notice a fait le bonheur de ma femme* ». Eekhoud a présenté Gide comme « *Un des artistes les plus en vue du jeune mouvement littéraire de France* ». Il a surtout souligné son originalité et son indépendance d'esprit. « *Il est sa propre boussole — écrit-il — et sa propre étiquette, et s'il a des admirateurs et des amis, il ne se défend point d'admirer et d'aimer beaucoup, loin de tout clan, de toute coterie, de toute classification, sans prendre aucun mot d'ordre, bref, il n'est d'aucun bateau.* » Il voit en lui un homme « *qu'éloigne et déconcerte le troupeau, mais qui s'adresse à une élite* ». Enfin, présentant Gide comme un grand voyageur qui affectionne surtout l'Afrique du Nord, Eekhoud a cette formule savoureuse : « *Il est le frère et le confident des arabes, et ce raffiné, ce civilisé, apprécie comme pas un les races jeunes et patriarca-*

14. Feuillet autographe de Gide intitulé « Copie de la lettre de Rouart du 28 janvier 98 », inédit, cité par Cl. Martin, *op. cit.*, p. 259.

15. La conférence de Gide a été publiée dans la revue *L'Ermitage*, n° de mai 1900. Le texte a été ensuite repris dans *Prétextes* (Mercure de France, 1903).

16. Lettre de Gide à Eekhoud datée du 2 avril 1900, inédite, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2589.

17. Lettre de Thadée Natanson adressée à Gide, mais jointe ensuite à la lettre de Gide à Eekhoud du 3 avril, inédite, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2889.

les¹⁸. » Dans le compte rendu de la conférence, Eekhoud considère qu'en ces temps d'arrivisme et d'« hyperesthésie de la personnalité », le mérite de Gide est d'avoir fait l'éloge non seulement de l'influenceur mais aussi de l'influencé¹⁹. Ce qui lui vaut cette lettre de remerciement courte et directe :

Cher Eekhoud,

Tu es un brave ami. Ta *Réforme* me fait un vif plaisir. Merci — aux yeux de ma famille, c'est la gloire — à mes yeux c'est l'exquis témoignage d'une amitié qui m'est charmante.

Ta main, cher Eekhoud, car je suis

André Gide²⁰

La formule finale aurait pu blesser par son arrogance, mais il n'en est rien. Eekhoud, susceptible, colérique, est capable aussi d'être touché par le moindre signe d'approbation ou de reconnaissance : il a retenu uniquement l'importance accordée à son article. Il répond à Gide : « *Je viens de relire ta conférence dans L'Ermitage. Elle me plaît de plus en plus ; puis elle me rappelle quelques bonnes heures*²¹. » Et à nouveau il dit son espoir de rencontrer Gide au cours d'un prochain séjour à Paris.

Pour Georges Eekhoud, la fin de l'année 1900 est marquée par le procès d'*Escal-Vigor*. Son roman, publié en 1899 à Paris par la Société du Mercure de France, a été saisi par le parquet de Bruges pour outrage aux bonnes mœurs, en même temps que celui de Lemonnier, *Un Homme en Amour*. En France comme en Belgique, les écrivains se mobilisent pour dénoncer ce procès. Dans une lettre où il parle avant tout des livres promis « au chroniqueur de La Réforme », Gide signale qu'à *La Revue Blanche*, il a « posé son nom » sur la liste protestataire avec Arnaud et Ghéon²². Il s'agit en fait d'une « adresse des écrivains français à Georges Eekhoud auteur d'*Escal-Vigor* », dans laquelle ils « tiennent à exprimer à leur confrère Georges Eekhoud l'assurance de leur haute estime et regrettent l'atteinte portée en sa personne à la liberté de l'Art et

18. « Bruxelles — Information », *La Réforme*, jeudi 29 mars 1900, p. 2, col. 2, art. signé Georges Eekhoud.

19. « À la Libre Esthétique », *La Réforme*, dimanche 1^{er} avril 1900, p. 3, col. 3 et 4, art. signé Georges Eekhoud.

20. Lettre du 3 avril 1900, inédite, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2589.

21. Lettre d'Eekhoud à Gide, Bruxelles, 11 mai 1900, Paris, Bibl. litt. Jacques-Doucet, Fonds Gide, 7497.2.

22. Lettre de Gide à Eekhoud, c. p. Paris 5 juillet 1900, inédite, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2970.

de l'*Idée*²³ ». Gide, en effet, figure parmi les signataires.

Nous savons qu'en cette même année 1900, Gide dédicacera encore à Georges Eekhoud ses *Lettres à Angèle*²⁴.

Pour percevoir clairement la différence entre les deux hommes, rien ne vaut une analyse de la « Chronique de Bruxelles » du mois de juin 1900. La Chronique, ce mois-là, fait neuf pages. Sur ces neuf pages, cinq lignes et demie sont consacrées à la conférence de Gide :

Fermée la « Libre Esthétique » où le délicieux André Gide fit, on ne peut plus opportunément en ces temps de grimaces et de poses arrivistes, l'apologie de l'Influence, c'est-à-dire de l'influenceur et aussi de l'influencé ! (Vous avez lu cette conférence dans *L'Ermitage*²⁵.)

Toute la fin de l'article (4 pages) est consacrée à la liste descriptive des différents ouvrages qui ont été envoyés à Eekhoud à la suite du « bruit fait à propos d'Escal-Vigor ». Eekhoud dresse ainsi la plus belle bibliographie qu'on puisse constituer cette année-là sur l'uranisme et l'unisexualité, comme il dit. Et on sent le plaisir qu'il prend à citer des noms comme celui du docteur Moll, du docteur Havelock Ellis, d'Ulrichs, de Frey, d'Otto de Joux et enfin d'Hirschfeld. Revenant au procès de Bruges, Eekhoud dit qu'il s'est « amusé à reprendre de beaux ouvrages occidentaux et modernes dans lesquels les hommes s'embrassent sur la bouche ». Les deux dernières pages de l'article racontent comme une belle histoire qu'on se plaît à raconter un épisode du *Wilhelm Meister* de Goethe et un autre de *Résurrection* de Tolstoï. Un article comme celui-là dévoile non seulement les lectures de Georges Eekhoud, mais même ses sources. C'est en effet à partir de la description des uranistes et des unisexuels fournie par les hommes de science qu'Eekhoud construit les personnages de ses romans. Ils lui offrent des modèles — au sens où les scientifiques d'aujourd'hui utilisent ce mot — qui lui permettent, livre après livre, d'approcher sa propre vérité. Dans tout cela, aucun sentiment de culpabilité, aucun problème d'ordre moral. Un article comme celui-là est un véritable acte militant au sens où l'entendront les générations homosexuelles des années 1970. C'est bien ce qu'a compris Fersen, l'exilé de Capri²⁶, lorsqu'après avoir fondé la revue *Akademos*, il écrira à Eekhoud :

23. Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2967.

24. André Gide, *Lettres à Angèle (1898-1899)*, Paris : Mercure de France, 1900, ex. dédicacé « à Georges Eekhoud, son ami André Gide ».

25. « Chronique de Bruxelles » de G. Eekhoud, *Mercure de France*, VI, 1900, pp. 514-823.

26. V. Roger Peyrefitte, *L'Exilé de Capri*, Paris : Flammarion, 1969.

Il reste la volonté de continuer la tâche, et l'espoir de former un parti. C'est pourquoi, cher monsieur Eekhoud, j'espère que vous, une de nos lumières, un de nos plus nobles et généreux ralliements, ne me refuserez pas un peu de cette aide morale dont j'ai tant besoin ²⁷.

Bien loin de telles considérations, à son interlocuteur qui lui dit : « *Les travaux de MM Moll, Krafft-Ebbing, Raffalovich, etc., ne vous suffisent donc pas ?* », Corydon répond : « *Ils n'ont pas su me satisfaire, je voudrais parler de cela différemment* ²⁸. » C'est bien là que réside la principale différence entre Gide et Eekhoud. Non tant une divergence de vues qu'une inscription ou non dans ce que les amis d'Eekhoud appellent « un parti » ou « un mouvement ²⁹ ».

Les relations entre les deux hommes vont ensuite s'espacer. C'est à Ruijters que Gide demande d'envoyer *Saül* à Eekhoud ³⁰. C'est encore auprès de celui-ci qu'il s'inquiète à la mi-janvier 1904 : « *J'ai envoyé mon Saül à Eekhoud un des premiers. Ne l'a-t-il pas reçu* ³¹ ? » Preuve que les contacts directs sont interrompus.

En 1904, Gide reviendra à Bruxelles pour une conférence à la Libre Esthétique. Dans la chronique du *Mercury* on lit :

Dans les récréations d'art offertes par la Libre Esthétique de M. Maus au public bruxellois, un rôle aura été aussi réservé à vos conférenciers : MM. André Mellerio, Méderic Du Four, Louis Lanoy et André Gide sont venus nous parler respectivement de peinture, de littérature, de musique et de théâtre ³².

Et dans le *Journal inédit* de Georges Eekhoud ³³, très complet pour cette époque-là, figure seulement le nom de Gide parmi les conférenciers. Il est manifeste qu'aucune rencontre n'a eu lieu, Eekhoud l'aurait scrupuleusement noté.

27. Lettre de Fersen à Eekhoud, sur papier de la revue *Akados*, datée de Capri, 10 mai 1909.

28. Gide, *Corydon* (Paris : Gallimard, 1924), p. 19 (on sait que la première version, tirée à 12 ex., sans nom d'auteur, date de 1911).

29. Autre lettre de Fersen, Capri, 8 décembre 1908.

30. Lettre de Gide à Ruijters du 9 oct. 1903.

31. P.-s. d'une lettre de Gide à Ruijters, mi-janvier 1904, *Correspondance*, t. I, p. 178.

32. G. Eekhoud, « Chronique de Bruxelles », *Mercury de France*, IV, 1904.

33. G. Eekhoud, *Journal inédit*, 27 cahiers manuscrits conservés à Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2954.

1904 — 1914

Pendant cette année-là, G. Eekhoud publie à Paris *L'Autre Vue* (1904) et *Les Libertins d'Anvers* (1912). Pour cette période, nous avons conservé un échange de lettres entre Gide et Eekhoud qui date de 1906 et une lettre d'Eekhoud de 1909.

La première lettre d'Eekhoud parle d'*Amyntas* que Gide a dû lui envoyer — le titre figure en effet dans la liste des livres vendus plus tard par Eekhoud³⁴. Il parle du livre de Gide avec beaucoup de chaleur : « *J'ai lu et je relis Amyntas dont je connaissais déjà la page intitulée Feuilles de Route. C'est parfait, délicieusement nostalgique. Tes livres me plaisent de plus en plus ; ils gagnent en fluide et en lumière à mesure qu'ils vieillissent* »³⁵. Il l'interroge ensuite à propos de son propre livre sur un ton en apparence détaché : « *À propos, as-tu reçu L'Autre Vue ?* » (Le livre est sorti depuis près de deux ans.) Gide qui signe « *ton inoubliable* », répond que la lettre d'Eekhoud et le mot dans le *Mercur* lui ont fait plaisir, mais ne dit pas un mot de *L'Autre Vue*³⁶.

La dernière lettre d'Eekhoud à Gide que nous possédons date de 1909. Elle est entièrement consacrée à *La Porte étroite* (voir texte annexe 2). On lit dans ces deux pages une admiration sincère pour le dernier roman de Gide, mais aussi, rétrospectivement, pour l'œuvre entière : « *Tes livres, tous tes livres, sont toujours un régal pour moi.* » Le ton est chaleureux, mais presque déférent. La distance est prise : « *Mon cher André* » de la première lettre a laissé la place à un plus conventionnel « *Cher ami* ». Le « *Quand nous verrons-nous ?* » a perdu l'insistance que conféraient des précisions du type « *Je serai à Paris fin juin ou début juillet* ». Tout l'espoir d'Eekhoud se borne à serrer la main de Gide au passage.

Gide continue à envoyer à Eekhoud un exemplaire dédicacé de ses ouvrages.

C'est, en 1910 : *Oscar Wilde* ;

en 1911 : *Dostoïevsky d'après sa Correspondance* (sur la couverture, Eekhoud a écrit « *p.29-30* », et a souligné les passages qui concernent le nationalisme de Dostoïevsky et les rapprochements possibles avec Barès) ;

34. V. *infra* et note 37.

35. Lettre d'Eekhoud à Gide, Bruxelles, 24 mai 1906, inédite, Bibl. litt. Jacques-Doucet, Fonds Gide, 7497.3.

36. Lettre de Gide à Eekhoud, Paris 1^{er} juin 1906, Archives et Musée de la Littérature, ML 1387 A.

en 1911 : *Nouveaux Prétextes* ;
 en 1912 : *Le Retour de l'Enfant prodigue* ;
 en 1914 : La traduction par Gide du texte de Tagore : *L'Offrande lyrique* ³⁷.

Un curieux passage du *Journal inédit* de G. Eekhoud de 1913 laisserait entendre qu'un jour Gide est venu rendre visite à Eekhoud dans la très modeste maison qu'il occupait rue du Progrès. Eekhoud, à cette époque, forme le projet d'écrire une nouvelle consacrée à l'histoire de Bino, un lièvre qu'il a apprivoisé. À la date du 13 octobre [1913], il note : « *André Gide termine une de ses lettres en présentant ses hommages à ma femme et en la priant de caresser le lièvre de sa part.* » Puis, le 10 janvier [1914] : « *Madame Verhaeren l'a caressé, André Gide qui l'avait vu m'en parle dans une lettre.* » Mais de lettre pas plus que de visite nous ne gardons d'autre témoignage.

Après 1914

Eekhoud meurt en 1927, nous n'avons aucune trace d'ouvrage envoyé par Gide au-delà de 1914. Pourtant, *Si le grain ne meurt* était susceptible d'intéresser Eekhoud à plus d'un titre. Les gens du *Mercur*e suspendirent la collaboration d'Eekhoud lorsque celui-ci se vit inquiéter par le gouvernement belge pour ses prises de position pendant la guerre. Faut-il en conclure que Gide aussi fit partie des gens qui tournèrent le dos à l'écrivain vieillissant et démuné ?

Le 17 avril 1927, un mois avant sa mort, Eekhoud note dans son *Journal* :

Vendus :	<i>La Porte étroite</i> (dédicacé)	500
	<i>Amyntas</i> (dédicacé)	500
	<i>L'Offrande lyrique</i> (dédicacé)	150
	<i>Souvenirs de la Cour d'Assises</i> (déd.)	150

Cette action notée ici dans les toutes dernières pages d'un journal sur lequel Eekhoud s'écroulera foudroyé peut être interprétée de différentes façons. On peut dire que la notoriété de Gide n'ayant cessé de croître, ces exemplaires dédicacés représentaient le bien le plus monnayable dont disposait Eekhoud et qu'ils n'étaient plus que cela. On peut y lire l'extrême détachement qui chez certains hommes anticipe sur l'effet de la mort, ou

37. Tous ces ouvrages dédicacés sont conservés à Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, sous les cotes, respectivement : ML A 1389, ML A 1385, ML A 1393, ML A 1381 et ML A 1388.